

Cinédoc

le petit guide cinéma pour la classe

CAROLE BOUQUET

RENN PRODUCTIONS
présente

DANIEL AUTEUIL

sortie
en salle

26

février

un film de
CLAUDE BERRI

Lucie Aubrac

D'après le récit de Lucie Aubrac "Ils n'ont rien dans l'ivresse" Editions du Seuil

avec la participation de PATRICK CHEKRAU
ÉRIC ROUCHER, JEAN-ROGER MILO, HEINÉ PERCY, JEAN MARTIN, ANDRZEJ SEWRYN en film écrit et réalisé par CLAUDE BERRI Montage Original : PHILIPPE SARDE Scénario Musical : RENN PRODUCTIONS
Musique : VINCENZO MARANO Son : PIERRE GAMET - GÉRARD LAMPS - MICHEL KLOCHENDLER Décor : OLIVIER RADOT Costumes : SYLVIE GAUTRELET Montage : HÉRVÉ DE LUZE
Production : PATRICK BORDIER, Producteur Exécutif : PIÉRE GRÜNSTEIN Une Co-Production : RENN PRODUCTION - TFI FILMS PRODUCTION - RHÔNE-ALPES CINÉMA - D.A. FILMS - PRICEL
avec la participation du Centre National de la Cinématographie et avec la participation de CANAL+

emlf

France Inter



Édition
du Seuil

CENTRE NATIONAL
DE DOCUMENTATION
PÉDAGOGIQUE



Lucie Aubrac, une femme engagée
 corps et âme dans la Résistance,
 prend les risques les plus insensés
 pour sauver son mari
 du peloton d'exécution.
 Dans le Lyon occupé, les coups
 de mains audacieux répondent
 aux exactions de la Gestapo,
 le sabotage à la torture.
 Au-delà de son époque,
 cette histoire garde le pouvoir
 d'insuffler aux jeunes générations
 l'énergie de la révolte contre
 les injustices.

Lucie Aubrac



ETIENNE GEORGE

Quand la réalité dépasse la fiction

Is partiron dans l'ivresse, l'ouvrage publié par Lucie Aubrac en 1984, est le récit d'une histoire vraie. Cette chronique, rédigée à la première personne, couvre, de mai 1943 à février 1944, neuf mois de la vie mouvementée d'une résistante, enceinte de surcroît. Mais on peut la lire comme un véritable roman d'aventures, tant elle contient de péripéties. C'est pour cette raison que Claude Berri a décidé de porter ce récit à l'écran. D'autant plus que les événements qu'il relate se trouvent au centre d'un projet qu'il mène depuis longtemps : rendre compte de moments clés – comme dans *Germinal* – où de grands bouleversements historiques ont fait entrevoir la possibilité de construire une société plus juste. « *L'histoire des Aubrac*, dit-il, se situe à un moment où, avec Jean Moulin, puis de

Gaule, une possibilité se présentait d'unifier toutes les tendances politiques de la Résistance afin de faire naître l'espoir d'une nouvelle société après la guerre. On pourrait presque par ailleurs ajoute-t-il, envisager ce film comme la dernière partie d'une trilogie, après *Le Vieil Homme et l'enfant* et *Uranus*, un troisième volet sur la Résistance avec, cette fois-ci, une histoire dans laquelle prennent l'action et le courage, et avec des personnages dont les motivations sont sans ambiguïtés. »

Le tournage a duré plus de six mois et exigé un difficile travail de reconstitution. Tout en restant fidèle au livre, Claude Berri a choisi une mise en scène « simple et intemporelle » pour rappeler plus efficacement à ses contemporains la nécessité d'entretenir l'esprit de résistance.



Des résistants passés maîtres dans l'art du sabotage

Une leçon de mémoire

Le front de l'intérieur

Le film retrace avec exactitude la situation d'un groupe de résistants à Lyon, entre le printemps et l'hiver 1943. S'y déroulent alors des événements cruciaux pour l'évolution du mouvement : l'unification, sous la conduite de Jean Moulin, émissaire du général de Gaulle, des différentes tendances de la résistance sous l'égide du Conseil national de la Résistance ; l'accentuation de la répression menée par la Gestapo et la police française : l'annonce de l'arrestation du général Delestraint, chef de l'Armée secrète, dont Raymond Aubrac était l'adjoint ; l'arrestation, sur dénonciation, de Moulin. Aubrac et André Lassagne à Caluire. Parce qu'il se situe au moment où les groupes de Résistance se sont unifiés, le film ne rend pas compte des tensions qui ont agité le mouvement. Il dépeint toutefois avec justesse toutes les formes de résistance, même quotidiennes, à l'oppression allemande : marché noir, aide aux Juifs, filière d'évasion, etc., dans une ville qui est alors la plaque tournante du combat intérieur.

Etre femme dans la Résistance

Si son action revêt quelque chose d'exceptionnel, Lucie Aubrac n'en est pas moins très représentative de ces milliers de jeunes femmes, souvent épouses et mères, qui se sont engagées dans la Résistance. Pour la plupart agents de liaison ou employées dans la confection des tracts et des journaux clandestins, elles ont mené une action spécifique, en se servant parfois de leurs atouts féminins. Leur origine sociale ? « Les gens de notre groupe provenaient d'origines sociales très diverses, raconte Lucie Aubrac, et l'agrégée issue d'une famille vigneronne que j'étais a eu la chance de combattre aux côtés de typographes ou des filles de salle. Dans cet univers où la majorité était certes composée d'hommes célibataires, les femmes étaient acceptées sans réticence. Notre réseau était presque une famille en soi ». Cependant, en dépit de la notoriété de Annie Hervé, Danielle Casanova et Marie-Claude Vaillant-Couturier, les femmes résistantes ont été fort négligées : six d'entre elles seulement ont été traitées compagnons de la Libération !

Un combat d'actualité

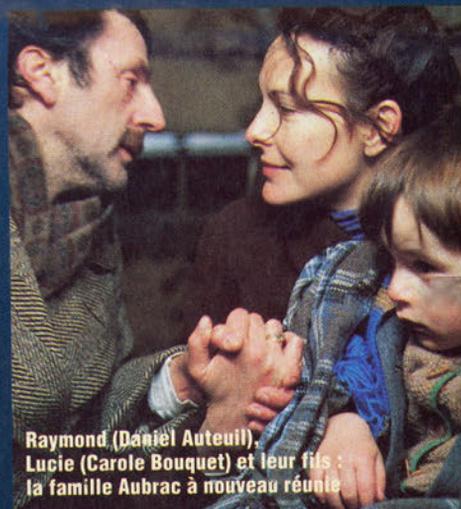
Claude Berri, le réalisateur, et Lucie Aubrac, qu'il a largement associée à l'élaboration du scénario, ont souhaité toucher un large public et transmettre une expérience vécue : celle d'un couple engagé dans la résistance à l'occupation



Autour de Lucie, le groupe de résistants lyonnais organise l'évasion de Raymond Aubrac

nazie. Le caractère exceptionnel de leur histoire, la force de leur amour, l'énergie de leur jeunesse favoriseront l'identification de nombreux spectateurs à ce couple. La séquence de la classe, au début, porte en elle-même tout le message du film. Les élèves de 1997 ont dit à leur professeur d'histoire, jamais « l'histoire d'aujourd'hui », Lucie Aubrac répondit que « ce qui se passe aujourd'hui sera l'histoire de demain ». Comment les élèves de 1997 perçoivent-ils ce message ? Comment, eux aussi, peuvent-ils réagir à des faits aussi éloignés de leurs préoccupations ? « La Résistance, précise aujourd'hui Lucie Aubrac, n'est pas enfermée dans la seule période 1940-1945. C'est un fait constant, une réaction intellectuelle et affective aux entraves à la liberté humaine ». Le film de Claude Berri, par la fidélité de son adaptation, participe de ce « devoir de mémoire » : il s'agit, pour ses jeunes spectateurs, autant de découvrir un moment du passé, jugé hâtivement révolu par certains, que de s'interroger sur le sens d'un combat qui est toujours d'actualité.

La lutte contre les oppressions, les discriminations, et la recherche d'une plus grande justice, Lucie Aubrac les mène toujours, avec autant d'énergie et de conviction qu'il y a cinquante ans. Son engagement récent auprès des sans-papiers de l'Hôtel de Ville, en est un



Raymond (Daniel Auteuil), Lucie (Carole Bouquet) et leur fils : la famille Aubrac à nouveau réunie

Moteur sur la ville

Tourner un film d'époque dans les rues d'une ville n'est pas chose simple. Non pas tant parce qu'il s'agit de lui redonner son apparence de jadis (voir page suivante), mais parce que l'opération exige un déploiement d'efforts et de patience insoupçonnés. Outre ce qu'elle rend nécessaire, une autorisation de tournage délivrée par la municipalité et la préfecture de police (casse-tête de tous les directeurs de production !), elle implique que plusieurs centaines de techniciens, ouvriers et comédiens investissent un lieu et en bouleversent les

habitudes pour une durée très limitée. Imaginez en effet la place des Terreaux, haut lieu de la vie lyonnaise, occupée pendant deux jours par l'équipe de Lucie Aubrac : « un gigantesque boulot d'organisation qui ressemble presque à un plan de guerre, avec ses commandos qui mettent en place décors et appareils en un temps record », se souvient le chef-décorateur. Le tout sans porter préjudice à l'activité des commerçants ni heurter les susceptibilités des riverains. Un drapeau nazi flottant sur l'Hôtel de Ville, voilà en effet qui a dû raviver quelques tristes souvenirs !

Des images pour le dire

Un film d'action

Pour transmettre plus efficacement « l'esprit de résistance », Claude Berri a choisi une écriture cinématographique simple, fondée sur l'émotion. Dans son livre, Lucie Aubrac raconte à la première personne. Claude Berri, lui, ne privilégie aucun point de vue et redistribue l'énonciation. Daniel Auteuil, qui incarne Raymond Aubrac, joue les scènes de prison et d'interrogatoire qui, dans le livre, constituent des récits dans le récit. Ce parti pris de la narra-

tateur attend de voir et de vivre les moments où Lucie va retrouver Raymond, comme il attend sa rencontre avec le libraire Lardanchet. A chaque fois, champs / contrechamps, plans rapprochés et précision du montage transmettent de la façon la plus directe les sentiments des personnages. La mise en scène, dans sa simplicité apparente, cherche à communiquer la détermination de jeunes résistants qui ne remettent jamais leurs choix en question.



1943-1997 : les décorateurs donnent au centre de Lyon un sérieux coup de vieux !

tion renforce l'émotion en mettant en scène physiquement le courage.

Le cinéaste a également effectué des ellipses pour ne conserver que les personnages clés et les scènes les plus marquantes. Le livre s'ouvre sur le récit de l'accouchement de Lucie Aubrac sous les bombardements, à Londres : une scène forte mais qui « dévoile » la fin de l'histoire. La première séquence du film, elle, place d'emblée celui-ci sous le signe du suspense et de l'action. Un groupe de résistants fait sauter un train et tout dans l'image est spectaculaire : la lumière gris-bleu de l'aube, l'écran large traversé dans sa diagonale par une locomotive aussi impressionnante que celle de la gare de La Ciotat dans le film Lumière, l'absence de dialogues, le spectacle impressionnant des wagons qui explosent et s'écrasent en contrabas de la voie.

Cette maîtrise du suspense, produit par le rythme d'un montage qui juxtapose les images chocs, culmine dans l'arrestation à Caluire et surtout dans la scène de libération des prisonniers. Pour assurer la progression dramatique, les scènes de violence alternent avec des scènes de la vie privée essentiellement fondées sur l'émotion. Émotion d'autant plus intense que ces scènes sont en général annoncées : le spec-

A cinquante ans d'intervalle

La reconstitution se révèle particulièrement réussie. Bâtir des décors, modifier les lieux qui existent encore ou créer des costumes vraisemblables ont exigé « un an de préparation entre les premières esquisses de costumes et recherches de tissus et le début du tournage », confie Sylvie Gautrelet, la chef-costumière du film. « Près de cent personnes parfois sur le décor d'une seule scène », confirme le chef-décorateur, Olivier Radot. Au départ donc, un travail de documentation, notamment d'observation de photos d'époque, puis des repérages. Impossible en effet d'imaginer un tournage sur les lieux mêmes des différentes actions. A l'exception du funiculaire et du parc de la Tête d'or, incontournables du point de vue de l'histoire, tous les lieux ont donc été transposés, les éléments modernes soigneusement escamotés, les feux rouges et panneaux signalétiques démontés ou dissimulés sous des colonnes Morris et des boîtes à lettres, les bandes blanches effacées sur le sol des chaussées... Les costumes, eux, n'ont pas subi l'outrage de la patine, « pour faire plus vrai » : « L'Occupation, rappelle Sylvie Gautrelet, était une époque où les gens ne se négligeaient pas, mais au contraire aimaient porter de belles choses ».

Une époque familière

Le paradoxe du film est pourtant de ne pas recréer une histoire trop éloignée du présent des spectateurs : « Il faut que s'instaure une familiarité qu'ils ressentent par rapport à des émotions et des sentiments qu'ils connaissent », précise Olivier Radot. Pour ce film qui n'est ni proche ni lointain, il faut donc garder des choses très familières et les transposer cinquante ans avant sans que ce soit gênant. Voilà pourquoi les décors ont été « interprétés ». Inutile d'être obsédé par la vraisemblance et le recopiage des photos d'époque : « En s'en éloignant, on se rapproche d'une vérité qui n'est peut-être pas celle de l'époque évoquée, mais qui s'avère beaucoup plus naturelle. » Ce souci de simplicité et d'épure est aussi celui du chef-opérateur et de la chef-costumière, dont le travail sur la pellicule et les costumes va dans le sens d'une quasi-monochromie de l'image, avec ses couleurs atténuées (sauf à l'intérieur de la maison des Aubrac, espace amoureux s'il en est). Le film ainsi gagne en intemporalité et rejoint les préoccupations de Claude Berri et de Lucie Aubrac : « L'occupation, elle a tous et en tous temps ».

Pour prolonger l'étude du film

A lire

- *Ils partiront dans l'ivresse*, Lucie Aubrac, Seuil, coll. Points, 1997.
- *La Grande Histoire des Français sous l'Occupation*, Henri Amoureux, Laffont, (9 tomes), 1976-1992.
- *L'Esprit de la Résistance*, Serge Ravanel, Seuil, 1995.
- *Où la mémoire s'attarde*, Raymond Aubrac, Ed. Odile Jacob, 1996.

A voir

- *Le Vieil Homme et l'enfant*, Claude Berri, 1966, Uranus, Claude Berri, d'après le roman de Marcel Aymé, 1990. Ces deux films sont disponibles en prêt dans les vidéothèques du réseau CNDP.
- *La Résistance*, Montparnasse, N. Jimédia, CD-Rom PC et Mac, 1997.

36 15 Cinebox : Amf. Pour connaître les projections destinées aux enseignants ainsi que les adresses des salles pour organiser des projections avec les élèves.